53e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 21 21 MAI 1936

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Bulletin d'Ecriture Sainte

SOMMAIRE

I. UN BILAN ARCHÉOLOGIQUE. — Les fouilles en Palestine depuis la Grande Guerre. Leurs résultats : 1° pour la chronologie ; — 2° pour l'identification des sites ; — 3° pour la connaissance des anciennes civilisations : *a)* les remparts ; *b)* l'histoire des villes d'après leurs ruines : Haifa, Mégiddo, Bethsamès, Samarie-Sébasté, Masada ; *c)* les nécropoles ; *d)* architecture des villes, organisation administrative, habitudes sociales ; — 4° pour la documentation religieuse ; — 5° pour confirmer la véracité des récits bibliques relatifs à Jéricho, Sichem, Silo, Gabaa, Mégiddo, Azéca, Lachis ; cachets ou sceaux de personnages bibliques : Shebna=Sobna, Achbor, Nédébias, Eliacim, Jézonias

II. COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES — 1° Pour mieux comprendre l'histoire biblique : Dennefeld, *Histoire d'Israël et de l'Ancien Orient ;* — A. de Beaucorps et P. Heinrich, *Histoire de France ;* — J. Capart et Dr Contenau, *Histoire de l'Orient ancien ;* — Barrois, *Précis d'archéologie biblique ;* — Sir Charles Marston, *La Bible a dit vrai ;* — Fr. Scholten, *La Palestine illustrée.*

2° Pour mieux connaître le milieu juif : Bonsirven, *Les idées juives au temps de Notre-Seigneur ;* — *Le Judaïsme palestinien au temps de Jésus-Christ, sa théologie.*

3° Pour mieux connaître le milieu païen : Festugières, *Le monde gréco-romain au temps de Notre-Seigneur.*

III. L'ART AU SERVICE DE L'EVANGILE : *L'Evangile illustré.*

§ Ier. — Un bilan archéologique

Ceux de nos lecteurs qui parcourent dans ce Bulletin, chaque année, le relevé des principaux articles de Revues et de Dictionnaires parus l'année précédente sur les questions bibliques, n'ont pas manqué de remarquer combien la rubrique « Fouilles, Préhistoire et Archéologie » prenait de plus en plus d'importance. Récemment vient de paraître dans la *Bibliothèque catholique des sciences religieuses* (Paris, Bloud et Gay) un *Précis d'archéologie biblique* rédigé par le P. Barrois, digne émule du P. Vincent, ce qui n'est pas faire de sa compétence, de son information précise, de son sens archéologique, un mince éloge ; et à l'heure où ces lignes paraîtront, les fascicules XIII et XIV du *Supplément au Dictionnaire de la Bible* auront mis sous les yeux des lecteurs un vaste inventaire des *Fouilles en Palestine et en Phénicie* (col. 318-524), dressé par M. Hennequin, un jeune Maître du Grand Séminaire de Metz, dont les débuts scientifiques sont pleins de promesses.

Le moment semble donc venu d'initier quelque peu nos lecteurs à cette résurrection de l'Orient biblique si activement entreprise et si heureusement conduite depuis la Grande Guerre.

Le nombre des sites explorés est considérable, puisqu'il dépasse la centaine (exactement 110), et toutes les nations rivalisent d'ardeur pour arracher au sol les secrets du passé : la France avec son *Ecole archéologique française,* à la tête de laquelle sont les Pères dominicains qui fondèrent et dirigent notre Ecole Biblique de Jérusalem, dont la réputation scientifique est si solidement établie ; l'Allemagne et l'Autriche avec leurs Instituts et leurs Missions ; l'Amérique avec ses *American Schools of Oriental Research* de Jérusalem et de Bagdad et ses expéditions universitaires de Chicago, Philadelphie, Pittsburg, Berkeley, New-York ; l'Angleterre avec la société *The Palestine Exploration Fund,* créée en 1865, à laquelle revient l'honneur d'avoir inauguré l'exploration systématique de la Palestine, et de l'avoir poursuivie depuis lors au prix de sacrifices considérables et en dépit de difficultés sans cesse renaissantes. Concurremment avec *The Palestine Exploration Fund* travaillent avec une égale ardeur et un non moindre succès les écoles anglaises d'Archéologie de Jérusalem, d'Egypte et, puisque la Palestine est sous mandat britannique, le département des Antiquités. Aux côtés de ces grandes nations nous trouvons depuis 1926 le Danemark, depuis 1927 l'Italie. Enfin les établissements israélites et la Custodie de Terre Sainte par un travail actif montrent tout l'intérêt qu'ils prennent à l'exploration ordonnée et scientifique du sous-sol palestinien.

Nous voudrions présenter ici une vue d'ensemble des résultats acquis relativement à la chronologie, à l'identification des sites, à la civilisation ancienne, à la religion, aux livres inspirés.

1° La chronologie

On demande de nos jours, dit le P. Barrois, « la clef de cette chronologie à l'étude stratigraphique des sites, illustrée par les échantillons céramiques, qui jouent en archéologie le même rôle que les fossiles pour le géologue [1]. » Evidemment cette distinction des strates n'est pas toujours facile,

[1] *Précis d'archéologie biblique,* p 9.

car il faut tenir compte non seulement des bouleversements accidentels, mais encore parfois des maladresses de fouilleurs antérieurs, plus avides de découvertes sensationnelles que d'exploration vraiment scientifique. Quant à l'emploi du critère céramique, auquel on recourt de plus en plus, il est lui aussi bien délicat, mais l'enquête porte sur un matériel si abondant qu'il offre de ce chef une base solide d'induction ; en outre, l'évolution de la céramique s'harmonise, d'ordinaire, avec le progrès général des industries : ce qui permet une classification aisée et des comparaisons suggestives. On distribue généralement les phases diverses de la céramique dans le cadre des âges adoptés par les préhistoriens : âges de la pierre, du bronze, du fer. On va se rendre compte que la chronologie ainsi obtenue pour la Palestine cadre en gros avec les événements historiques.

L'âge de la pierre (paléolithique, mésolithique et néolithique) constitue ce que l'on est convenu d'appeler « la période préhistorique » proprement dite. Cette période ne comporte pas de chronologie chiffrée, et ce n'est que récemment, à la suite des dernières constatations faites à la base du Tell de Jéricho, que le professeur J. Garstang a accepté de réintégrer dans la classification palestinienne une phase proprement néolithique. Cette période préhistorique couvrirait le cinquième millénaire et au delà. — Vient ensuite la période énéolithique ou chalcolithique, dite protohistorique (quatrième millénaire).

Après l'âge de la pierre, celui *du bronze*. On le répartit en bronze I, cananéen ancien (3000-2000 av. J.-C.) ; — en bronze II, cananéen moyen (2000-1600 av. J.-C.) : c'est l'époque des infiltrations méditerranéennes et asianiques, de la migration araméenne à laquelle il faut rattacher celle d'Abraham, puis celle de l'invasion des Hyksos en Egypte et du séjour des Israélites sur les bords du Nil ; — en bronze III, cananéen récent (1600 1200) : alors fleurit la civilisation égéo-cananéenne et apparaissent les écritures alphabétiques : c'est le moment où l'Egypte étend sa domination sur l'Asie, comme l'attestent les lettres d'El Amarna, et vers la fin de cette période au plus tard, les uns plaçant l'exode des Hébreux au xv^e, les autres au xiii^e siècle, les Israélites s'affranchissent de la servitude de l'Egypte et errent à travers le désert en route vers Canaan.

Vient ensuite l'âge *du fer* divisé à son tour en plusieurs périodes : le palestinien ancien (1200-600), c'est l'époque de l'installation des Philistins sur la côte méditerranéenne et des Israélites au pays de Canaan ; c'est l'époque des Juges, de David, de Salomon, puis du double royaume d'Israël et de Juda ; — le palestinien moyen (600 300) : c'est la captivité de Babylone, la restauration de Jérusalem et de son temple, l'activité de Zorobabel, Néhémie, Esdras et des derniers prophètes Aggée, Zacharie, Malachie, sous la suzeraineté des rois perses ; — enfin, avec le palestinien récent (300 à 50 av. J.-C.), nous atteignons l'époque hellénistique qui commence en 333 pour se terminer en 63 avec la prise de Jérusalem par Pompée, qui marque le début de l'époque romaine.

Il faut être familiarisé avec ces cadres chonologiques assez vastes pour aborder la lecture des livres ou revues concernant les questions archéologiques et tout particulièrement les résultats des fouilles, que ce soit en Palestine ou ailleurs.

2° Identification des sites

On a exploré 110 tells ; mais tous n'ont pas permis d'aboutir à une identification absolument certaine. Le résultat n'a pu être atteint avec une absolue certitude que pour 69 ; il demeure plus ou moins douteux pour 10 autres ; il est encore incertain pour une trentaine, ce qui ne veut pas dire que l'incertitude actuelle ne se dissipera pas un jour, et plus tôt peut être qu'on ne le pense.

Dès maintenant, on a retrouvé le site exact d'anciennes cités fameuses dans l'histoire biblique ou dans celle de l'Orient. En voici quelques-unes, par ordre alphabétique : Ascalon, Beisan, Bersabée, Béthel, Bethléem, Bethsamès, Bethsour, Beyrouth, Capharnaüm Cariathiarim, Corozaïn, Eleuthéropolis, Emmaüs, Flavia Néapolis, Gabaa de Saül, Gadara, Gaza, Gézer, Gébal (Byblos), Gérasa, Haï, Jéricho, Jérusalem, Lachis, Madaba, Mégiddo, Marésa, Masada, Maspha, Nazareth, Pétra, Rabbath-Ammon, Samarie, Sepphoris, Sichem, Sidon, Silo, Thanach, Tibériade et Tyr.

On a également identifié des sites célèbres tels que les Monts Ebal et Garizim, la chênaie de Mambré et le Mont Nébo.

Il va sans dire que certaines, parmi ces identifications, sont fort anciennes : telles celles concernant Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Jéricho, etc. ; d'autres sont plus récentes ; mais pour toutes celles que nous avons énumérées, villes ou positions géographiques, l'accord est aujourd'hui réalisé entre les savants, et les travaux poursuivis sur le terrain confirment chaque jour davantage les conclusions déjà admises.

3° Civilisation révélée par les fouilles

C'est évidemment tout un passé et un passé parfois fort ancien que nous révèlent les fouilles archéologiques. Des villes depuis longtemps disparues laissent apparaître sous nos yeux, dans les couches successives qu'explorent méthodiquement les fouilleurs, les diverses étapes de prospérité ou de médiocrité par lesquelles elles passèrent. En veut-on quelques exemples ? — A Tell Djemmé, peut-être Gérar, la capitale d'Abimélech à l'époque d'Abraham, Flinders Petrie a distingué dans les ruines sept villes successives d'après les objets qui ont été retrouvés. — A Tell Beit-Mirsim, peut-être Qiryath Sépher, Albricht et Kyle ont relevé dans l'évolution archéologique du site jusqu'à quinze périodes allant du xxiii^e s. au vii^e s. av. J.-C. — A Tell el-Hésy, on aurait retrouvé, d'après Bliss, huit villes de différentes époques ; à Haïfa, cinq villes ; à Mégiddo, sept. —

A Thanach on a pu suivre l'évolution du site de l'an 3000 à l'an 800. — Quant à Jéricho, le tell diligemment fouillé par le professeur J. Garstang distingue une ville du 3e millénaire, une autre de 2100-1900, une troisième de 1900 1600, une quatrième de 1600-1200, dont le site et la destruction intéressent, cela va sans dire, très spécialement les biblistes, et après quelques années durant lesquelles le tell fut inoccupé, il y eut une ville israélite et enfin une ville post-exilienne.

1° Les remparts. — Les remparts, dont certaines parties sont admirablement conservées, nous donnent une idée de la manière dont on concevait alors l'art de la fortification. A Jéricho, le rempart de la ville du 3e millénaire était un mur massif avec une superstructure de briques crues, large de 5 m. 60 et reposant sur une fondation de cailloux. Au début du 2e millénaire, comme dans les cités du nord de la Syrie, on eut recours à de grands talus de terre battue dont la hauteur atteignait par endroits 20 mètres, comme à Tell el-Qedah ; un large fossé isolait le rempart de la contrée environnante. Ainsi à Tell el-Addjoul, en bordure de la voie Egypte-Asie, à 8 km. au sud de Gaza, pour protéger la ville de trois côtés, le curage du fossé nécessita le déplacement de 226 000 mètres cubes de terre, et, pour accéder en toute sécurité aux ouvrages fortifiés de la porte nord, on n'hésita pas à creuser un tunnel de plus de 160 m.

L'épaisseur des remparts était variable : 5 m. à Maspha, 2 m. 70 à Sichem, 2 m. 50 à Bethsamès.

Les remparts de Tell el-Fari, remaniés évidemment par la suite, offrent avec leur porte fortifiée de style syro-palestinien l'un des plus beaux spécimens d'ouvrages fortifiés qui aient été trouvés jusqu'à ce jour.

A Gézer on a mis à jour les trois remparts successifs qui protégèrent la cité. La première enceinte, antérieure à l'an 3000, est une butte en terre battue avec revêtement de pierre sur les deux faces et glacis caillouté. La seconde enceinte, en pierre, percée de deux portes monumentales au nord et au sud, est renforcée par des tours espacées de 27 m. en 27 m. Elle daterait de l'an 3000. La troisième enceinte, plus étendue que les deux premières et mesurant une longueur totale de 1400 m., aurait été élevée vers 1500 av. J.-C. Protégée par vingt-huit tours, elle porte la trace des remaniements qu'elle subit à l'époque de Salomon et de Simon Macchabée. L'origine macchabéenne de la forteresse se trouve confirmée, fait remarquer le P. Abel (*Revue biblique*, 1926, p. 517), par une découverte du plus haut intérêt. Il s'agit d'une pierre à bâtir portant gravé un diagramme magique et un graffite grec dont les caractères sont semblables à ceux des graffites funéraires de Marisa. L'inscription est une imprécation à l'adresse de l'édifice, insérée par un vaincu condamné à travailler à sa construction. En voici le texte : « Pampras, puisse-t-il faire descendre le feu sur le palais de Simon ! »

2° Histoire des villes d'après leurs ruines. — Toute l'histoire d'une cité est parfois écrite dans ses ruines. Prenons, par exemple, Haifa qu'explora en 1933-1934 M. Hamilton, l'inspecteur en chef du Service des antiquités en Palestine. La première ville remonte au début du xive s., à la période d'El Amarna, au moment où commençait l'expansion mycénienne ; elle mena pendant un siècle environ cette existence commerciale paisible à laquelle la préparait sa position géographique, au bord de la mer et à l'embouchure du Cison. De cette époque datent les ruines d'un rempart massif et d'un château fort en liaison avec lui, les restes d'un temple avec son important mobilier cultuel, les vestiges de nombreuses constructions, pour la plupart, des magasins. Quand la Palestine eut été réoccupée par les premiers Pharaons de la xixe dynastie, Haifa qui s'était intéressée jusqu'alors surtout au monde méditerranéen, dut désormais se tourner vers l'Egypte et, pour être plus assurés de sa fidélité, les nouveaux maîtres firent raser les remparts et le château fort.

La seconde ville se distinguait sensiblement de celle qui l'avait précédée : ses monuments étaient construits avec plus de soin, ses rues mieux tracées, son sanctuaire plus vaste. Pour toute défense, elle n'avait qu'un seul bastion massif, situé au nord de l'ancienne citadelle démantelée. Tombée sans doute entre les mains des *Peuples de la mer* vers la fin du xiiie s., Haifa fut anéantie peu de temps après par le feu, sans doute au cours de la campagne de Ramsès III en 1195.

La ville se releva peu après de ses ruines, avec une enceinte assez grossière, pour mener pendant six siècles une existence misérable. En 925, les armées du Pharaon Sésac l'éprouvèrent assez sérieusement ; mais il est possible qu'avec la fondation de Samarie par Omri elle ait connu une ère de prospérité relative.

Au début du ve s., une quatrième ville fut construite, grâce sans doute aux Phéniciens de Tyr, avec un rempart de bel appareil. Un lot de 109 monnaies phéniciennes en argent, datant du ive s. et provenant en majeure partie de Tyr, a été trouvé dans les ruines. Cette quatrième ville fut sans doute détruite en 332, par les armées d'Alexandre le Grand, et la cinquième ville ne fut selon toutes les apparences qu'un village assez minable.

Il serait tout aussi facile de retracer l'histoire de Mégiddo d'après les sept strates archéologiques qui ont été déblayés jusqu'ici par la Mission américaine. Les premières couches de l'époque perse et néo-babylonienne montrent une ville déchue de son ancienne splendeur et n'étant plus qu'un poste de garde sur la route Egypte-Mésopotamie. Avec la 3e couche, viiie-viie siècles, nous avons une ville régulière, dont les maisons s'élèvent le long de quatre rues parallèles. Dans la 4e couche, on découvrit les fameuses écuries dites de Salomon dont nous reparlerons plus loin, et à côté deux

camps entourés de murailles qui devaient servir de casernements. La ville de la 5e couche, datant probablement du XIIe s., disparut sans doute par un tremblement de terre suivi d'une vaste conflagration. Et voici que, grâce aux heureuses découvertes de la même Mission américaine, on peut maintenant remonter encore plus avant dans la série des siècles, car à la base de la rampe orientale du tell, on a découvert les vestiges d'une agglomération qui s'est perpétuée en ce lieu pendant vingt siècles, et dont les débuts remontant à la fin du 5e millénaire permettent de faire pour la première fois la soudure entre les périodes préhistoriques et les âges de l'histoire dans le couloir syro-palestinien.

Il semble que le groupement humain qui se fixa en cet endroit vers la fin du 5e millénaire était déjà en possession d'une poterie assez évoluée, mais ne connaissait pas le métal. D'abord misérablement installé dans des cavernes ou des cabanes, il améliora peu à peu ses conditions d'existence; les huttes primitives cédèrent la place à des maisons, la céramique s'enrichit de formes nouvelles et s'orna de dessins géométriques et de figures d'hommes et d'animaux. — Dans le dernier tiers du 4e millénaire, à côté de la décoration habituelle de style souvent naturaliste, on en voit apparaître une autre de caractère plus rigide et plus mécanique, et, pour l'appliquer sur les parois des vases, on ne se sert plus de burin en pierre et en os, mais d'un cachet cylindrique d'origine élamite ou mésopotamienne. — Un changement se produisit au début du 3e millénaire : la technique de la poterie se perfectionna, les argiles furent choisies avec soin et cuites dans des fours mieux appropriés ; les décors des vases furent plus esthétiques ; les instruments de cuivre firent leur apparition et bientôt la supériorité de cet outillage se fit sentir dans la construction et l'aménagement des maisons, au moment où, vers la fin du 3e millénaire, ce village archaïque devait pour toujours disparaître [1].

Vers l'an 2000, trois ou quatre siècles avant les Hycksos, Bethsamès constituait déjà une agglomération assez considérable. La domination égyptienne, rétablie par la XVIIIe dynastie, marqua l'âge d'or de la cité. Après l'invasion des *Peuples de la mer,* vers 1200, au début de l'époque du fer, la ville fut sous l'influence philistine jusqu'au jour où le Pharaon l'en affranchit pour la donner en dot à la princesse égyptienne qu'épousa Salomon (I Reg., IX, 16). Sous la domination israélite, la ville fut assez prospère ; mais elle demeura toujours largement ouverte aux influences égyptiennes et méditerranéennes.

Et comment, vu l'importance occupée dans l'histoire par cette ville, passer sous silence les résultats des fouilles de Samarie ? En ce site, s'installa au cours du 3e millénaire une agglomération cananéenne ; puis le site demeura désert jusqu'au jour où Omri en fit l'acquisition (I Reg., XVI, 24) pour y construire la capitale du royaume d'Israël. Les architectes en furent des Phéniciens, et de la ville construite par eux d'imposants vestiges ont été dégagés. La première enceinte délimitait une aire en forme d'ovale allongé, d'une superficie d'environ dix hectares Dans le secteur occidental de la colline, on a retrouvé le palais d'Omri conçu sur le modèle des palais assyriens avec cours intérieures, entourées de salles et d'appartements privés. Le quartier du palais était protégé par une vaste enceinte casematée dont on a exhumé la partie occidentale, d'une longueur de 95 m., et des sections au Sud et au Nord. A l'intérieur de cette enceinte, un autre bâtiment comptait 15 ou 18 chambres carrées servant vraisemblablement de réserves, de magasins ou d'archives ; c'est là que furent trouvés les précieux *ostraca* dont nous parlerons plus loin. A l'ouest de l'enceinte d'Achab, on a découvert les ruines du palais de Jéroboam II.

Détruite en 107 av. J.-C. par Jean Hyrcan, Samarie fut reconstruite sous le nom de *Sébasté* en l'honneur d'Auguste (Sébastos) par Gabinius, en 57, et la nouvelle cité connut, surtout à partir du règne d'Hérode le Grand, une nouvelle période de prospérité. Voici l'indication sommaire des constructions principales qui datent de l'époque romaine. — A une porte monumentale de l'Ouest, flanquée de deux tours circulaires, aboutit une splendide rue à colonnades, longue de 1 km. 700 et large de 16 à 17 m. ; le long de cette artère s'étendait le quartier des affaires ; un certain nombre de colonnes sont encore debout ; des fondations de magasins et d'édifices religieux ont été déblayées, mais il y a encore beaucoup à faire. — Au sommet de la colline, là où se trouvaient les palais du IXe siècle, peut-être à l'emplacement même du temple de Baal érigé par Achab (I Reg., XVI, 32), Hérode avait fait bâtir un grand sanctuaire en l'honneur d'Auguste (dimension 24 × 35 m.) ; — au nord du temple d'Auguste était un autre sanctuaire, et à l'est le théâtre ; non loin de là se trouvait la basilique civile (68 m. de long sur 32 de large), divisée en trois nefs par deux colonnades corinthiennes, qui fut entièrement reconstruite sous Septime Sévère vers 199 ; à droite de la basilique civile se développait le forum, de 72 m. 50 × 128 m., entouré de colonnades et d'un mur d'enceinte ; enfin, au nord du forum s'élevait le stade, vaste construction rectangulaire de 230 × 80 m., entourée d'un mur d'enceinte de fort bel appareil, et à l'intérieur de laquelle, sur les quatre côtés, se dressait une colonnade dorique, que remplaça vraisemblablement au IIIe siècle une colonnade corinthienne demeurée inachevée.

Les fouilles de Masada viennent enfin illustrer une période d'histoire encore moins reculée, celle du Ier s. ap. J.-C. Masada était une forteresse hérodienne qui occupait dans le désert de Juda, à 4 km. de la mer Morte, une vaste plate-forme ro-

[1] Hennequin, *Suppl. au Dict. de la Bible,* fasc. XIII-XIV, col. 431-432.

cheuse d'accès très difficile. Josèphe a raconté *(Bell. Jud.*, c. VII, n. 275-417) le siège qu'en fit le général romain Fl. Silva Bassus en 73 ap. J.-C., et la fin tragique de la garnison juive [1]. Or on a découvert à Masada la plate-forme hérodienne, s'élevant à 375 m. au-dessus du niveau de la mer Morte et couvrant une superficie de 8 hectares. Elle est bordée sur tout son pourtour par une enceinte casematée de 1.300 m. de long sur 4 à 6 m. de large. Des 37 tours qui la jalonnaient, il n'en subsiste plus aujourd'hui qu'une quinzaine, fort délabrées pour la plupart. Parmi les bâtiments couvrant l'aire du plateau on a mis à jour des magasins, un petit palais, le grand palais d'Hérode avec ses trois cours et ses nombreux appartements. Il n'est pas jusqu'aux vestiges du siège qui n'aient été retrouvés : le mur de circonvallation encerclant la forteresse, d'une longueur de 4 km. 500 et d'une épaisseur moyenne de 1 m. 75 avec, par endroits, des tours quadrangulaires ; les huit camps romains parfaitement aménagés pour servir de casernement aux légionnaires ; six autres camps dits de passage moins importants ; enfin l'*agger* ou la chaussée d'assaut destinée à amener l'hélépole et les autres machines de siège à la hauteur des murs. Cette jetée, construite en pierre et en bois, avait une longueur de 175 m., une hauteur de 125 et une largeur approximative de 30. Cet ensemble de travaux pour le siège de Masada, fait remarquer M. Hennequin (fasc. XIII-XIV, col. 344), « compte parmi les spécimens les plus remarquables de la poliorcétique romaine qu'on connaisse. »

3° LES NÉCROPOLES. — A côté ou non loin de la cité des vivants, on a parfois retrouvé celle des morts.

A l'origine, on utilisait pour la sépulture des morts les cavernes naturelles et les anfractuosités des rochers, ou bien on se servait de tombes en forme de puits, comme à Beit Sahour où l'on en a retrouvé de l'époque préisraélite. A Gézer, où les cavernes sont nombreuses et souvent très spacieuses, on les utilisa dès l'époque néolithique (5e millénaire) comme de véritables fours crématoires ; ce fut seulement avec l'invasion des premiers Sémites, qui s'installèrent à Gézer dès la fin du 4e millénaire au plus tard, que l'inhumation régulière des cadavres fut substituée à la crémation. « Il ne faudrait cependant pas généraliser outre mesure, dit le P. Barrois [2], et envisager l'incinération comme la pratique caractéristique des populations présémitiques. Jusqu'aujourd'hui le *crematorium* de Gézer reste isolé, et par contre, le cimetière énéolithique de Byblos comporte exclusivement des inhumations. »

L'hypogée des princes de Gézer, décrit par Macalister, a été l'objet d'études minutieuses de la part du P. Vincent *(Rev. bibliq.* 1924, p. 161-185) et de M. Dussaud *(Syria* 1928, p. 138-146). Deux groupes de chambres ont été explorées : celles du nord, pillées vers le XVe s. av. J.-C., ne contenaient que de rares objets de valeur ; celles du sud, surtout les chambres 7 et 8 trouvées intactes, livrèrent à Macalister un butin très riche. Dans la chambre 7, on recueillit des jarres avec ossements d'enfants, de nombreux pots, bols ou coupes, entiers ou en tessons, des vases d'albâtre, des lampes, des plaques et lamelles de revêtement en ivoire, une collection variée de perles, une pendeloque montée en or, etc. La chambre 8 avait tout son mobilier encore en place et on y trouve six groupes de vases et une infinité d'objets de prix ; mais, fait curieux, en cet endroit exempt de tout bouleversement, des tessons sont mêlés à des vases intacts à tel point qu'on peut se demander si nous ne sommes pas en présence d'un rite funéraire consacré. Sous les vases et tessons gisaient empilés de nombreux bijoux : bagues, pendeloques, broches et épingles en or, argent ou bronze doré, des pierres fines, plus de trente scarabées en matière précieuse, beaucoup sertis d'or ou d'argent, quelques-uns avec une légende hiéroglyphique.

Certaines nécropoles ont livré un mobilier luxueux. — A Tell el-Fari, où l'on peut suivre le sort réservé aux morts de l'an 2000 à l'an 300, on a recueilli, outre des scarabées royaux et communs, de la céramique peinte, des objets de parure et de luxe en ivoire, en os, albâtre, des métaux précieux, des figurines, des amulettes, des armes, et dans une tombe que Flinders Petrie date du IXe s. et Iliffe du Ier seulement, des lits en bronze et en bois et une très belle vaisselle en argent. — A Tell el-Addjoul, dans une tombe de l'époque Hyksos, on a constaté l'usage de sacrifier des chevaux au souvenir du défunt. — A Maspha, dans les tombes, dont quelques unes remontent à 3000-2000, mais dont la plupart sont de 1200-600, on a trouvé 183 objets de musée, dont quelques-uns fort curieux : tels une ruche conique formée d'une corde de paille roulée en spirale, un cygne dont les ailes sont esquissées en rouge et en noir, un brûle-encens, des gourdes, etc. — A Mégiddo, une vingtaine de sépultures ont été découvertes absolument intactes dans un hypogée royal remontant aux environs de l'an 1600 ; le mobilier y était relativement luxueux : armes en bronze, vases d'albâtre, objets de parure, scarabées égyptiens du Moyen Empire, etc. — A Jéricho, M. Garstang retrouva récemment, à la base du Mont de la Quarantaine, la nécropole de la ville cananéenne. Quarante-trois hypogées, contenant parfois des centaines de cadavres, ont été vidés jusqu'à ce jour. Ces hypogées sont de deux sortes : cavernes sous roche avec puits d'accès, ou fosses circulaires. Les séries céramiques exhumées ont été si variées et si abondantes que le catalogue dressé à ce jour comprend déjà près de 3.000 pièces en très grande partie intactes. A en juger par la céramique et le mobilier funéraire, la nécropole de Jéricho servit

[1] Celle-ci, commandée par Eléazar, au nombre de 960 personnes, y compris les femmes et les enfants, préféra dans les derniers jours du siège une mort volontaire au massacre et à la captivité qui l'attendait.
[2] *Précis d'Archéologie biblique*, p. 66.

plus d'un millénaire, environ depuis 2500 jusque vers 1200. — Plus près de nous, à Marésa, une mission allemande a exploré des tombeaux ornés de peintures souvent remarquables, trahissant l'influence indéniable de l'art grec. Au même endroit, l'*Ecole Biblique* a étudié trois tombes dont une date du IIe s. av. J.-C.; ces tombes se composent d'une ou deux chambres entourées de nombreux loculi. Dans une caverne sépulcrale de la même contrée on n'a pas compté moins de 1906 niches. — Enfin, dans le voisinage d'Abou Ghoch (Cariathiarim), sur une colline, les Pères Bénédictins ont trouvé, en 1923, deux tombeaux intacts, fermés par des pierres roulantes en forme de meule. Ces tombeaux, comme quelques autres sépultures à meule trouvées en Palestine, datent de la dernière époque juive. Le P. Abel fait justement remarquer à leur endroit : « Le procédé de fermeture de ces deux caveaux évoque spontanément celui que les Evangiles mentionnent à propos du tombeau du Christ. Pour fermer le sépulcre, Joseph d'Arimathie roule la pierre devant l'entrée. Les scellés sont appliqués d'un côté sur la tranche supérieure de la meule, et, de l'autre, sur le fronton de l'entrée. L'action de remettre la pierre roulante dans sa rainure pour dégager l'ouverture du tombeau est indiquée par le verbe ἀποκυλίειν. Ramener ce bloc de bonne pierre, lourde et sans défaut, offrant peu de prise, est certainement une opération difficile à laquelle des mains délicates doivent renoncer [1]. »

4° ARCHITECTURE DES VILLES, ORGANISATION ADMINISTRATIVE, HABITUDES SOCIALES. — Evidemment, les objets retrouvés dans la cité des vivants ou dans celle des morts apportent à l'histoire politique de précieuses contributions et ils permettent de se faire une idée des usages et de la civilisation d'alors.

La première impression qui se dégage de tout cet ensemble, c'est l'empreinte profonde gravée en Palestine par la suzeraineté égyptienne. Des scarabées communs et de l'époque des Hyksos on en trouve un peu partout; aussi nous contenterons-nous de signaler ceux qui évoquent le souvenir d'une personnalité : à Bethsamès un scarabée avec une inscription hiéroglyphique de 10 lignes relative au mariage d'Aménophis III avec la reine Tiy; à Bethsour un scarabée au nom de Ramsès II; à Tell Djemmé et à Tell es Safiyé, des scarabées au cartouche de Thoutmès III; à Tell Beit-Mirsim un scarabée en stéatite d'Aménophis III; à Kinnéreth un scarabée au nom de la reine Téyé, épouse d'Aménophis III; à Beisan des scarabées au nom de Ramsès I et II et des cartouches au nom d'Aménophis II et de Thoutmès IV.

Même à une époque reculée, cités ou palais étaient construits avec une certaine élégance et quelque souci du confort. A Tell Beit-Mirsim, à l'époque Hyksos, donc au XVIe s., les ruines d'un palais donnent l'impression d'une construction imposante avec un ou deux étages. A Betbel, vers 1600-1200, les maisons étaient construites avec soin, pourvues d'un beau pavement, et des égouts en pierre assuraient l'écoulement des eaux. A Tell el-Addjoul les 5 ou 6 palais exhumés étaient aménagés avec salles de bain et cabinets de toilette, et dans les maisons privées les murs étaient revêtus de stuc.

A Tell Beit-Mirsim, les fouilles ont révélé ce qu'était l'architecture privée aux derniers siècles de la royauté en Juda. La maison particulière comportait alors une grande pièce, flanquée de deux à quatre chambres plus petites. Le plafond de la pièce principale était soutenu par trois ou quatre stèles supports, pesant chacune de 800 à 1.400 kgs et dont les bases reposaient sur un stylobate en pierre. Un escalier extérieur donnait accès à l'étage ou aux étages supérieurs. Les maisons, établies le long de ruelles assez bien alignées, étaient pourvues de citernes et d'autres installations hydrauliques. A cette époque-là, Beit-Mirsim était le siège d'une industrie teinturière très florissante, à en juger par les nombreux bassins ou auges retrouvés dans les ruines.

Un des soucis principaux qui présidait au choix d'un site pour y établir une agglomération était la proximité d'un point d'eau. Sans doute on multipliait citernes et réservoirs : Maspha, Bethsamès, Bethsour en ont fourni la preuve. Mais si l'eau venait à manquer par suite d'une sécheresse persistante, il fallait s'assurer la possession d'un point d'eau suffisamment abondant, l'englober dans la ville, quand la chose était possible, comme on fit à Jéricho, ou du moins s'en assurer la possession et l'accès même en cas de siège, au moyen d'un tunnel [1]. Le plus ancien travail de ce genre est celui de Gézer; il date du 3e millénaire. L'escalier rectiligne, long de 42 m., s'enfonce dans le sol par 40 degrés de pente. La galerie voûtée, qui donne accès à la source s'ouvrant dans les couches profondes du tell, a 4 m. de large, 7 de haut et 30 de long. Cette œuvre fait le plus grand honneur aux ingénieurs cananéens qui l'exécutèrent à l'aide de simples instruments de silex. Ce tunnel dut être abandonné, vers l'an 1400 av. J.-C., à la suite d'un éboulement.

A Jérusalem, le tunnel qui donnait accès à la source de Gihon, qui se déversait dans la vallée du Cédron, est un peu plus jeune, il remonte seulement au début du second millénaire [2].

C'est à l'époque cananéenne, 2e millénaire, bien qu'il ait été modifié plus tard au temps de Salomon, que remonte également le tunnel de Mégiddo, si parfaitement accessible depuis que la Mission américaine y a fait installer l'électricité. Un puits descendant à 40 m. sous terre donne accès à un tunnel haut de 3 m. et large de 2. En le suivant sur une longueur de 50 m. environ,

[1] *Rev bibliq*, 1925, p. 278.

[1] Barrois, *Précis d'archéologie biblique*, p. 35.

[2] C'est par là, on s'en souvient, que passèrent quelques guerriers intrépides de David pour faire subitement irruption à l'intérieur du rempart, et ouvrir les portes de la citadelle des Jébuséens qui se croyait imprenable et qui, de fait, avait résisté jusqu'à ce jour à toutes les attaques. (II Sam., v, 6-9).

l'on accède à une grande caverne au fond de laquelle se trouve un réservoir d'eau alimenté par une source.

Les approvisionnements nécessaires aux particuliers étaient conservés dans des silos, comme ceux de Bethsamès ou de Maspha; ou, si la cité avait plus d'importance et surtout un rôle commercial, dans de vastes greniers ou dans des magasins. Il y en avait à Bethsour et ceux qui ont été découverts à Tell Djemmé font bien ressortir l'importance de cette ville comme marché à grains sous la domination perse; à Dor, l'esplanade, les quais, les magasins ont confirmé la situation si brillante du port à l'époque hellénistique.

En ce temps-là, l'administration fiscale percevait souvent ses redevances en nature; dans ce but, aux derniers siècles de la royauté, des ateliers fabriquaient certaines catégories de vases, destinés à contenir les contributions ou à faciliter les transactions commerciales en constituant des mesures de capacité dont la contenance était contrôlée à la fabrique royale [1]. Des anses d'amphores estampillées portant diverses inscriptions : « *à Eliacim, serviteur de Jokin* », « Jeboud » (Juda), « Mzp » (Maspha ?), ont été trouvées à Tell Beit-Mirsim, à Bethsamès et à Maspha, etc. Or parmi ces anses il y en a beaucoup dont l'inscription « *Au roi* » est suivie de la mention de l'une des quatre localités suivantes : Hébron, Ziph, Soccoh, Mamshat. De telles anses, dont on connaît à l'heure actuelle près de deux cents, ont été trouvées un peu partout : à Tell el-Djedeidé, à Tell Beit-Mirsim, à Tell es Safiyé, à Bethsour, à Tell Zakariya, à Gézer, à Gabaa de Saül, à Maspha. Leur diffusion ne fait que mieux ressortir leur rôle fiscal ou commercial, et les localités nommées devaient être celles où étaient concentrées les denrées recueillies.

Ce sont des renseignements de même ordre sur l'organisation administrative et économique du pays que nous ont apportés les soixante-quinze *ostraca* découverts à Samarie; ces *ostraca* sont pour la plupart des pièces de comptabilité mentionnant l'expédition au palais, à titre de prestations en nature, de jarres d'huile et de vin [2].

Pour donner une idée du luxe que l'on pouvait étaler à ces époques reculées, nous nous contenterons d'une simple énumération des ustensiles et des bijoux. A Tell Beit-Mirsim on a retrouvé des débris de meubles ornés d'incrustations; à Tell el-Fari, des coffrets en os, de l'époque d'El-Amarna (XIVe s.), de facture syrienne, dont les parois sont ornées de scènes égyptiennes; à Maspha, une belle dague en cuivre; à Beisan, une dague en bronze et des ivoires. Les sceaux, cachets, gemmes ne se comptent plus ni les vases d'albâtre et les lampes. La vanité féminine devait être aussi exigeante ou aussi sotte que de nos jours, puisqu'on a trouvé à Bethsour une cuiller à fard, des palettes à parfum et à cosmétique, et à Gézer des boîtes à fard en albâtre et en ivoire. Les élégantes de ce temps ne manquaient pas d'objets de parure : perles, anneaux, bracelets, spirales, pendentifs, pendants d'oreilles, épingles en or, en argent et en bronze, perles en or et en cornaline, peignes en os et en ivoire ont été exhumés à Gézer, à Maspha, à Tell el-Addjoul; on a même trouvé à Tell Djemmé un bandeau frontal de 27 cm. sur 4, et à Tell Beit-Mirsim les amusements d'enfants ou de grandes personnes sous la forme de dés à jouer et de petits cônes en faïence bleue et ivoire.

4° Documentation religieuse

S'il est un fait hautement attesté par les fouilles, c'est la généralisation du culte d'Astarté dans la Palestine ancienne. On a retrouvé des statuettes de cette divinité un peu partout : à Bethsamès, à Tell Djemmé, à Tell Beit-Mirsim, à Lachis, à Tell el-Fari, à Gézer, à Thanach, etc. Bethsamès a même livré quelques-uns des moules qui servaient à fabriquer ces statuettes. En dehors d'Astarté, on a découvert des représentations de la déesse serpent, Sahan, à Bethsamès, à Tell Beit-Mirsim, et naturellement à Beisan, car c'est elle vraisemblablement qui donna son nom à la localité (Bethsan = Beit Sahan, maison de Sahan); — des reproductions d'Hathor à Tell Djemmé et à Tell el-Fari; — du dieu Teshoub à Beisan. — Des divinités syro-palestiniennes et cypriotes ont été recueillies également à Tell el-Fari.

Ce sont là tout autant d'indices qui laissent deviner à quels dangers s'exposèrent les Israélites de Josué en maintenant au milieu d'eux, de gré ou de force, en dépit des interdictions divines, certains îlots cananéens, et à quelles difficultés se heurtèrent à toutes les époques les prophètes de Yahweh pour retenir le peuple dans la voie du monothéisme, alors surtout que ses rois lui en donnaient bien rarement l'exemple.

Des lieux sacrés d'alors nous possédons quelques échantillons, fort intéressants certes, mais bien insuffisants pour permettre de retracer, d'après les monuments eux-mêmes, l'évolution des lieux de culte en Palestine.

Un des plus vieux sanctuaires reconnus en Canaan est celui de Gézer. Il a été déblayé par Macalister au centre même de Gézer, et il a été décrit par le P. Barrois dans le *Supplément au Dict. de la Bible* (t. I, col. 1014) et dans son *Précis d'archéologie biblique* (p. 161-162). Ce haut-lieu cananéen était installé sur une plate-forme maçonnée mesurant environ 30 m. du nord au sud; huit monolithes d'une hauteur de 1 m. 63 à 3 m. 28 s'y dressaient à intervalles irréguliers; l'avant-dernier, à en juger par la patine qui le recouvre, fut le plus vénéré; au centre de l'alignement un volumineux bloc équarri devait être l'autel. Au pied des stèles, des enfants en bas âge avaient été inhumés dans des jarres, et le lieu de culte semble avoir été en relation avec une double caverne rectifiée de main d'homme où se trouvait une sépulture de même genre. Le caractère reli-

[1] Cf. Vincent, *Canaan*, p. 359.
[2] Cf. Abel, dans *Rev. bibliq.*, 1911, p. 290-293.

gieux du monument semble indiscutable, d'autant plus qu'on a retrouvé une installation analogue, datant du 2e millénaire, à Bethsamès. A ces hauts-lieux de Gézer et de Bethsamès il faut joindre maintenant le sanctuaire du Mont Garizim, découvert en 1931, et celui de Aï sur lequel aucun rapport n'a encore été publié [1].

A Lachis, qui fut si prospère de 1400 à 1200, on a retrouvé au pied du glacis des Hyksos un véritable petit temple. Son ordonnance très simple comporte une salle, une antichambre et deux pièces destinées sans doute au personnel. Le déblaiement de l'édifice a fourni tout un mobilier cultuel : autel, bassin d'ablutions, nombreux vases d'offrandes en parfait état. Ces objets venant s'ajouter à la table d'offrandes de Beit Mirsim ornée de trois lions à relief, au petit autel à encens muni de quatre cornes, datant des environs de 1200 et trouvé au même endroit, aux dagues de bronze ou de cuivre qui servaient aux sacrificateurs, au brûle-parfums de Thanach, que rendent si remarquable ses ornements en relief, nous permettent de constater que le mobilier des lieux de culte était, somme toute, assez primitif et assez uniforme.

Mais le site où jusqu'ici il soit possible de suivre le mieux, d'après les fouilles, l'évolution des sanctuaires, est celui de Beisan. En 1927-1928, on trouva dans le niveau contemporain de Thoutmès III (1501-1448) les vestiges d'un sanctuaire cananéen, « le plus complet et le mieux ordonné, dit M. Hennequin, qu'on ait jamais découvert dans les fouilles palestiniennes [2]. »

La partie centrale du temple est occupée par une plate-forme de briques, au centre de laquelle un bétyle tronconique de basalte noir incarnait le dieu de la cité ; une stèle votive trouvée à proximité lui donne le nom de *Mikal* et le représente sous les traits de Seth-Soutekh, à qui ses adorateurs égyptiens l'avaient sans doute assimilé. Au nord de la plate-forme, deux cours en enfilade, séparées par des murets de briques, contenaient poteau et tables de dépeçage pour l'immolation des victimes, et un autel à degrés pour recevoir les offrandes ; à l'est, il y avait le foyer destiné à l'incinération des offrandes, et plus loin un puits de 13 m. de profondeur. Faisant suite au sanctuaire de *Mikal*, un autre édifice, dont le dégagement n'est pas achevé, était dédié à la parèdre du dieu de Beisan, une Astarté, assimilée à la belliqueuse Antit, dont le mobilier cultuel s'ornait de figures de serpents [3]. Une chambre servant vraisemblablement de logis au gardien du sanctuaire faisait corps avec la plate-forme.

A l'époque d'Aménophis III (1411-1375), l'ancien haut-lieu fut remplacé par un sanctuaire nouveau dédié aux mêmes divinités. Un vestibule assez irrégulier, coudé à angle droit, donnait accès à un atrium à ciel ouvert par lequel on accédait à une petite chapelle surélevée précédée d'un portique. Deux autels rectangulaires étaient dressés, l'un au pied des degrés de la chapelle, l'autre au fond de celle-ci.

Comme ces édifices étaient de briques, ils ne résistèrent pas longtemps aux intempéries et le temple de *Mikal* dut être reconstruit, sans doute sous le règne de Séti Ier (1312-1292). Le *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statement* [1], en a publié un essai de reconstitution avec ses parvis, sa cour avec autel, son saint des saints avec autel. Somme toute, la construction reproduit le temple précédent dans ses caractéristiques essentielles, mais avec plus de régularité.

Le sanctuaire de Beisan fut encore une fois relevé sous le règne de Ramsès III (1198-1167), mais alors sous la forme de deux édifices hypostyles, éclairés chacun par une claire-voie reposant sur les colonnes de la nef centrale. Ces deux édifices, dont l'ordonnance fut bouleversée par les fondations des monuments postérieurs, abritèrent les symboles du dieu et de la déesse. Ne serait-ce pas dans ces deux temples que furent déposés les trophées de Saül et de ses fils lorsqu'ils succombèrent au pied des monts de Gelboé ? (I Sam., XXXI, 10 et I Chron. X, 10) [2].

5° Les fouilles archéologiques et la Bible

Sir Charles Marston a publié sur les résultats des fouilles en Orient un livre qui vient d'être traduit en français et dont nous parlerons plus loin ; il est intitulé : *La Bible a dit vrai*. Les faits que nous allons alléguer maintenant n'ont d'autre but que de faire ressortir davantage, par certains cas précis, cette véracité biblique qui jamais ne fut prise en défaut et que des découvertes de toute nature viennent de mettre mieux encore en lumière.

Il est incontestable qu'à *Jéricho*, la ville D, aux dimensions modestes et datant de 1600-1200, a sombré dans un cataclysme qui n'est autre que la prise de la ville par Josué, et l'on devine de quel intérêt il serait, pour dirimer la controverse toujours pendante sur la date de l'Exode (XVe ou XIIIe s.) [3], de pouvoir préciser à quelle date cette ville fut détruite : le fut-elle vers 1400 ou, au contraire, a-t-elle prolongé son existence jusque vers 1250 ? La céramique seule est en mesure de nous fixer sur ce point important. Or, tandis que M. Garstang, directeur de la fouille, se prononce pour la date de 1400, le P. Vincent se décide résolument en faveur de 1250. Ce dernier trouve que la technique et les types de la céramique évoluent jusque vers 1200 au point de rejoindre presque la technique et les types de l'âge du fer qui commence avec 1200. Il découvre notamment, dans cette céramique de la ville D, des traces d'importations cypriotes ou tout au moins d'influences

[1] Cf. Barrois, *Précis d'arch. biblique*, p. 163.
[2] *Op. cit.*, col. 423.
[3] Cf. Barrois, p. 164.

[1] Janv. 1931, pl. III, n. 2.
[2] Cf. Barrois, *op. cit.*, p. 164-165.
[3] Cf. Dennefeld, *Histoire d'Israël et de l'ancien Orient*, p. 64-69.

cypriotes sur la production locale [1]. Et la meilleure preuve que ses observations méritent d'être prises en très sérieuse considération, c'est le fait que M. Garstang se voit contraint d'admettre une réoccupation du site après la destruction de la ville D.

Les fouilles confirment donc pleinement, comme on le voit, l'anéantissement total et subit de la ville D, mais on ne peut évidemment faire état des résultats acquis à Jéricho pour fixer la date de l'entrée des Israélites en Canaan. Il faut savoir sur ce point observer la prudente réserve soit du P. Mallon dans son article *Exode* du *Supplément au Dict. de la Bible* (t. II, col. 1340), soit de M. Hennequin dans son article *Fouilles* (t. III, col. 414).

Le tell de Jéricho demeura inoccupé jusqu'au IXe siècle ; mais sous le règne d'Achab, Hiel de Béthel rebâtit la ville ; il en jeta les fondements au prix d'Abiram, son premier-né, et il en posa les portes au prix de Ségut son dernier fils (I Reg., XVI, 34). De cette ville aménagée par Hiel, on a retrouvé parmi les constructions déblayées le « palais israélite » qui avait été élevé au-dessus des dépendances du « palais hyksos. »

A *Sichem,* il convient de mentionner sur l'acropole les ruines d'une construction puissante de 24×25 m. et dont les murs atteignent une épaisseur de 5 m. Ne serait-on pas en présence de la fameuse forteresse de la maison du dieu Berith dans laquelle Abimelech fit périr par le feu tous ceux qui s'y trouvaient, environ mille sichémites, hommes et femmes ? (Jud., IX, 46-49).

Il est intéressant de constater combien l'état archéologique du tell de *Silo* cadre avec ce que nous rapporte l'histoire du peuple de Dieu. Les débris remontant au XIIe XIe s. attestent la grande prospérité dont jouissait alors la ville, grâce sans doute à la présence de l'Arche et aux pieux pèlerinages dont elle était l'objet. Vint ensuite, sous la judicature d'Héli, la défaite d Eben-Ezer, où les Israélites furent vaincus et l'Arche capturée par les Philistins (I Sam., IV, 1-11). Ce ne fut pas seulement un désastre pour Israël ; c'en fut un aussi pour Silo qui fut sans doute détruite et dont la colline demeura inhabitée, si bien qu'on n'y retrouve aucune des séries céramiques caractéristiques de l'époque de la royauté.

Les chap. XIX et XX du livre des Juges racontent le crime qui souleva tout Israël contre les Benjamites et provoqua la destruction par le feu de la ville de *Gabaa.* Les fouilles ont permis de constater que la ville fondée au XIIIe-XIIe s. n'eut qu'une existence éphémère et la couche de cendres répandue sur une partie de ses ruines confirme le récit biblique (Jud., XX, 38-41). Peu après, à en juger par des séries céramiques qui datent des environs de l'an 1200, la site fut réoccupé. Quand Gabaa devint la capitale de Saül, la cité connut alors une ère de prospérité ; de cette époque (fin du XIe s.) date la forteresse qui fut détruite par le feu, peut-être à l'occasion de la bataille de Machmas (I Sam., XIII, 5, 17), et reconstruite soit durant le règne même de Saül, soit après sa mort. Après le schisme des douze tribus (vers le IXe-VIIIe s.), on construisit une tour de garde aux proportions imposantes au-dessus de l'angle sud-ouest de la forteresse de Saül. A cette époque, Gabaa, déchue depuis longtemps déjà de son rang de capitale, menait une existence des plus effacées, et il en fut ainsi jusqu'au jour où l'invasion chaldéenne la détruisit de fond en comble.

Le Ier livre des Rois (X, 26-29) fait allusion à l'importante cavalerie du roi Salomon et au commerce lucratif de chevaux auquel il s'intéressait. Or, à *Mégiddo,* on a découvert, à côté des casernements où logeaient les cavaliers, les écuries dites de Salomon, où étaient abrités les chevaux. Voici la description que la *Revue biblique* (1932, p. 152) a donnée de cette installation, qui frappe tout à la fois par son ampleur et par l'ingéniosité de sa disposition :

« Chacune des salles a son passage central pavé d'un dallage de fin calcaire, bien conservé en certains endroits. De part et d'autre se développe parallèlement la place réservée aux chevaux, recouverte de pierres brutes destinées à prévenir le glissement des sabots et bordée de piliers vaguement carrés entre lesquels se trouvaient les mangeoires en pierre. Ces piliers servaient en partie à supporter une toiture plate, en partie à séparer les chevaux l'un de l'autre et à les attacher, comme on peut en juger par les trous visibles à travers l'angle des montants et où l'on passait le licou. L'ensemble de la construction mesure 55 m. de long sur 22 m. 50 de large et pouvait abriter cent vingts chevaux. Une telle découverte, si intéressante en soi, présente de plus l'avantage de fournir la clef pour l'interprétation de monuments similaires exhumés ailleurs, comme à Tell el-Hésy, Gézer, Ta'annak et dont la véritable signification avait échappé jusqu'ici. M. Guy la met en relation avec le maquignonnage auquel se livra Salomon. »

A Tell Zakariya, que l'on identifierait volontiers avec *Azéca,* on a découvert à l'intérieur des remparts les restes imposants d'une citadelle qu'on est tenté d'identifier avec celle que Roboam fit construire, au début de son règne, dans cette cité et dans plusieurs autres villes de Juda et de Benjamin (II Par., XI, 5-10).

A Tell Beit-Mirsim (peut-être *Qiryath-Sépher),* dont la prospérité semble avoir été assez grande sous le royaume de Juda, en dehors d'autres découvertes intéressantes signalées ailleurs, on a trouvé quelques tessons portant des noms bibliques bien connus : Ozias, Ezéchias, Nahum, peut-être Manahem.

Inutile de revenir sur les fouilles de *Samarie,* qui en nous livrant un lot important d'ivoires du IXe s. ont confirmé ce que nous dit le Ier livre des Rois du palais d'ivoire élevé par Achab (I Reg., XXII, 30 ; cf. Amos, III, 15).

Nous en aurons fini avec les villes quand nous aurons signalé comment se trouvent illustrés la

[1] Cf *Rev. bibliq*, 1932, p. 268 ; — 1933, p. 636 ; — 1935 p. 583-605.

prise de *Lachis* par Sennachérib et son séjour dans la ville évoqués II Reg., XVIII, 13-37. Sans parler des traces de brèches que constata Starkey, le directeur des fouilles, en divers secteurs du rempart, il retrouva le cimier d'un casque assyrien, tel qu'on en voit représentés sur les bas-reliefs de Lachis conservés au British Museum [1]. Il retrouva aussi un sceau israélite portant le nom de Shebna (fils de ?) Ahab. Ce personnage doit être sans doute identifié avec Sobna, le secrétaire d'Ezéchias, qui accueillit aux portes de Jérusalem les messagers qu'avait envoyés de Lachis le roi d'Assyrie pour lui enjoindre de se soumettre à sa toute-puissante suzeraineté (II Reg., XVIII, 18, 26). Le même Sobna avait sans doute déjà fait partie de la mission députée par Ezéchias pour porter à Sennachérib, à Lachis même, le tribut imposé (II Reg., XVIII, 14-16 ; cf. Is., XXII, 15 sq. ; XXXVI, 3 sq.). Enfin, toujours à Lachis, dans une des tours situées à l'entrée de la ville, furent trouvées 18 lettres écrites sur des tessons de poterie ; la 4e identifie nettement Tell ed-Douweir avec la Lachis biblique. La 8e est du plus haut intérêt au point de vue biblique : elle mentionne le départ pour l'Egypte d'un certain Achbor, fils d'Elnatan. Or il semble bien que Jérémie (XXVI, 22) mentionne le fils de cet Achbor, qui porte le nom de son grand-père et fut ministre du roi Joakim (Jér., XXXVI, 12 et 25). La même lettre fait mention d'un certain Nédébias, petit-fils du roi, et cette indication concorde encore parfaitement avec I Par., III, 18, où Nédébias figure comme fils de Jéchonias, lui-même fils de Joakim.

Signalons enfin, pour terminer, sur une anse de jarre estampillée à Bethsamès et à Tell Beit Mirsim, la mention d'Eliacim, ministre de Yokin ou Jokin, le Joachin de II Reg., XXIV, 8 sq. ; et à Maspha, le beau cachet en onyx de Ya'azanyahu, serviteur du roi. Or, parmi les délégués judéens qui sont reçus à Maspha par Godolias, figure un officier du nom de Jézonias (II Reg., XXV, 23). Il s'agit évidemment du même personnage, et la découverte de ce cachet fournit un argument de plus pour identifier Tell en-Nasbé avec Maspha.

II. — Comptes rendus bibliographiques

Pour que ce Bulletin forme un tout, nous avons groupé, en cette deuxième partie, les recensions d'un certain nombre d'ouvrages susceptibles d'éclairer l'Ancien ou le Nouveau Testament.

1° Pour mieux comprendre l'Histoire biblique

1. — Il convient de se procurer avant tout l'**Histoire d'Israël et de l'Ancien Orient** de L. DENNEFELD, professeur à la Faculté de Théologie catholique de l'Université de Strasbourg [2]. Le grand mérite de cet ouvrage est de replacer Israël dans le cadre de l'Ancien Orient, sans pour cela minimiser en quoi que ce soit l'action divine dans la conduite de ce peuple privilégié. M. Dennefeld évolue avec une aisance remarquable au milieu de ces anciennes peuplades, dont quelques-unes, comme les Hittites, ne nous sont parfaitement connues que depuis une vingtaine d'années ; il sait les problèmes posés, les controverses soulevées, les difficultés que créent certains synchronismes ; il est au courant des fouilles les plus récentes et il ne manque pas d'utiliser leurs résultats pour projeter de nouvelles lumières sur les événements racontés par la Bible.

Dans une première partie, des origines à Moïse, après avoir fixé le cadre géographique et chronologique de l'histoire d'Israël, il étudie en quelques pages la période archaïque de l'Ancien Orient, qu'il s'agisse de l'Assyrie, de l'empire hittite ou de l'Egypte, et il aborde de suite la période patriarcale. Il maintient (p. 35) l'identification Amraphel-Hammurabi, Arioch-Rim-Sin, roi de Larsa, et il voit en Thadal, Tudhaliasch Ier, roi des Hittites, qui régnèrent simultanément et étaient alors suzerains du roi d'Elam Kedorlaorner, dont le nom bien qu'élamite n'a pas encore été retrouvé. Cette première partie se termine par un exposé de la vie des Hébreux en Egypte, et de leur délivrance par Moïse, suivi d'une discussion en quelques pages sur la date de l'Exode (p. 64-69).

La seconde partie va de l'entrée des Israélites en Canaan jusqu'à l'exil. Les problèmes critiques, bien que sobrement traités comme ils l'ont été dans la première à propos de l'histoire patriarcale (p. 38-44) et de l'Exode (59-64), ne sont nulle part esquivés, qu'il s'agisse de l'historicité du livre de Josué (p. 75-77), de la période des Juges (p. 83-91), ou de la défaite de Sennachérib, dont le caractère miraculeux ne saurait être contesté (p. 136).

La troisième partie va de l'exil à la fin de l'Etat juif, lors du soulèvement de Bar-Koziba. M. Dennefeld examine le problème chronologique Esdras-Néhémie ou Néhémie-Esdras. Il ne se rallie pas à l'hypothèse du professeur Van Hoonacker, qui placerait l'activité d'Esdras (VII-X) après celle de Néhémie, en 398, sous Artaxerxès II ; tout en la qualifiant de « séduisante », il signale à côté des difficultés qu'elle résout celles qu'elle soulève, et il se contente de conclure que toutes les tentatives d'éclaircir l'activité d'Esdras et de Néhémie semblent vouées à l'insuccès. Le dernier chapitre de cette troisième partie étudie les Juifs de la Diaspora, leur situation politique, sociale ou religieuse, leur propagande auprès des païens, l'influence qu'ils en subirent.

2. — M. Dennefeld n'a pas craint de faire ressortir nettement et de discuter scientifiquement ce que l'on est convenu d'appeler le « *miracle Juif* ». Nous n'en saurions dire autant d'un Manuel d'Histoire [1] qui a sans doute pénétré dans nos établissements libres. Trois pages dans ce Manuel (p. 18-20) ont la prétention de présenter un raccourci de l'histoire du peuple juif. Or la rédaction que nous en avons sous les yeux appelle les plus expresses réserves.

[1] Cf. *Dict. de la Bible*, t. IV, col. 1427.

[2] In-12 de 224 p., 12 f. Paris, Bloud et Gay, 1935. (Bibliothèque Catholique des Sciences religieuses, n° 72).

[1] Il s'agit de l'*Histoire de France, Cours Moyen 2e année et supérieur*, par A. de Beaucorps et P. Heinrich, Paris, Librairie de l'Arc. — En 1935, p. 2 des couv. jaunes, l'*Ami* avait recommandé le *Cours Moyen*.

Dans son exposé, l'auteur sépare l'histoire de la religion, séparation tout à fait arbitraire et qui aboutit à des conséquences fâcheuses. En effet, si l'on dit dans la section relative à la religion que le peuple juif fut le peuple choisi de Yahweh, on décrit son évolution historique comme s'il s'agissait d'un peuple quelconque de l'Asie, sans que rien ne laisse soupçonner les interventions divines pour la constitution de ce peuple à l'époque d'Abraham, pour sa libération de la servitude d'Egypte au moment de l'Exode, pour son séjour au Sinaï ou la conquête du pays de Canaan.

Dans la partie réservée à la religion, il y a, à côté d'observations précises et justes, de très regrettables lacunes qui ont l'inconvénient de fausser la perspective historique elle-même. On signale avec raison que le peuple juif tire toute son importance de sa religion monothéiste alors qu'autour de lui on était universellement polythéiste. Or une telle anomalie ne saurait s'expliquer rationnellement sans une intervention divine, dont l'histoire elle-même accuse la réalité On dit que le peuple juif se distinguait par l'observation d'une morale très haute dont Moïse avait rapporté du Sinaï les prescriptions, mais pourquoi ne pas dire qui avait donné à Moïse ce Décalogue? On signale l'action des Prophètes en prétendant qu'ils se seraient préparés à leur mission par toute une vie de méditation et de prière au désert; les caractériser ainsi, c'est attribuer à tous ce qui ne fut le fait que de quelques-uns ; mais c'est surtout laisser supposer que les Prophètes agirent d'eux-mêmes, sans avoir reçu une mission d En-Haut. On dit enfin que ces Prophètes étaient d'ordinaire de petites gens, et on nomme Isaïe comme le plus illustre d'entre eux. Avouons que l'exemple est assez mal choisi si l'on s'en tient uniquement à l'origine modeste dont on vient de parler.

Puisque le Peuple juif est un peuple à part, pourquoi ne pas mettre très nettement en relief l'action divine à son endroit? La vérité historique y gagnerait et l'on montrerait la véritable physionomie d'Israël, si justement appelé « le peuple de Dieu », comme les auteurs de ces manuels ont la louable ambition de vouloir le faire pour notre France. Nous voulons espérer que ces pages seront totalement refondues dans une prochaine édition. Faisons de l'histoire vraie; c'est la fausser que d'en minimiser le surnaturel.

3. — La librairie Hachette, dans sa collection *L'Histoire racontée à tous,* a publié une **Histoire de l'Orient ancien** [1] qui peut servir, elle aussi, à mieux situer l'Histoire d'Israël dans l'Histoire générale. L'Egypte des Pharaons a été décrite par Jean Capart, l'Asie occidentale ancienne par le Dr Contenau ; indiquer ces deux noms, c'est dire la valeur scientifique de cet ouvrage. L'histoire d'Israël a été racontée comme celle des autres peuples, mais sans mettre en relief tout ce qu'il y a d'extraordinaire, disons mieux, de miraculeux dans les destinées de ce peuple si particulier, toujours debout alors que s'effondrent successivement les plus puissants empires. Quand il s'agit du désastre de Sennachérib, l'auteur écrit : « La Bible qui rapporte ces faits nous dit comment une invasion de rats obligea soudainement les Assyriens à battre en retraite » (p. 277). Le IIe livre des Rois, xix, 35, et le IIe livre des Chroniques, xxxii, 21, parlent non de rats, mais de l'ange de Yahweh et soulignent ainsi clairement le caractère miraculeux d'une peste, propagée peut-être par des rats, qui amena Sennachérib à lever précipitamment son camp pour rentrer dans ses états. Notons toutefois que M. Contenau insiste sur le caractère particulier de la religion d'Israël, sur l'organisation de son culte, de son sacerdoce (p. 262), et montre combien cette religion est nouvelle par rapport à tous les peuples environnants. Nous devons lui donner acte de cette constatation et, après avoir suffisamment souligné la prudence avec laquelle il convient de le lire en ce qui concerne Israël, nous ne craignons pas d'ajouter qu'un Manuel de ce genre peut rendre aux professeurs d'histoire et aux catholiques instruits les services les plus signalés. Ils y trouveront des développements plus complets que dans Dennefeld, et une résurrection du passé non seulement politique mais social, économique, artistique et littéraire, qui est du plus haut intérêt.

Pour faire revivre sous nos yeux l Egypte des Pharaons, M. J. Capart commence à étudier les paysages et leurs ruines, la mort du pays, puis sa résurrection. Il aborde ensuite l'Egypte aux temps de la préhistoire, énumère et juge les sources de l'histoire, et il raconte la vie de l'Egypte de Ménès à l'invasion des Hyksos, de celle-ci à la 19e dynastie, de la 19e dynastie à la conquête d'Alexandre. Deux chapitres, l'un sur la complexité du monde antique, l'autre sur la civilisation égyptienne, complètent cette étude de 143 pages, suivie d'une bibliographie sommaire contenant des ouvrages de lecture générale, autant que possible rédigés en français.

M. Contenau avait à étudier l'Asie occidentale ancienne, tâche incontestablement plus ardue, vu l'enchevêtrement des races et des peuples et l'état fragmentaire de nos connaissances. Des origines à l'an 3000, il lui fallait d'abord décrire avec leur civilisation particulière ces trois périodes dites d'Obeid, d'Ourouk et de Jemdet-Nasr, au cours desquelles se produisit le « Déluge » dont le souvenir, conservé par la Bible, se rencontre également dans les légendes assyro-babyloniennes. Lors des fouilles d'Our, au milieu des débris de la civilisation d'Obeid, M. Woolley reconnut la présence d'un niveau stérile alluvial ayant tout le caractère des terres charriées par les eaux à l'état de limon, et il prit ce dépôt pour une trace du déluge [1]. On en parla dans certaines revues avec un peu trop de hâte, car, à Kish, M. Watelin trouvait lui aussi une couche alluviale, mais à un autre niveau, au-dessus des débris de la période de Jemdet-Nasr, à une époque donc beaucoup plus récente. Il est bien évident dès lors, à Our comme à Kish, que nous ne sommes pas en présence de la trace du déluge, mais en présence des traces de grandes inondations, plus violentes que les inondations habituelles du Tigre et de l'Euphrate puisqu'elles interrompirent momentanément la vie dans des cités prospères, et ces inondations affectèrent tantôt une cité, tantôt une autre.

[1] Un vol. in-8 de 336 p., 25 f. Paris, Hachette, 1936.

[1] Cf. *Documentation Catholique*, 28 mars 1936, p. 816-818.

C'est avec l'an 3000 que M. Contenau aborde l'histoire proprement dite. Les populations occupant alors l'Asie occid. étaient des Asianiques, des Sumériens et des Sémites. Les Asianiques, répandus partout, n'étaient ni des Sémites ni, sans doute, des Indo-Européens ; c'étaient, semble-t-il, des autochtones que leur type physique rapprochait des Sumériens, dont l'origine demeure encore fort obscure. Quant aux Sémites, partis du Négeb, des pays d'Edom et de Moab, dans le voisinage de la mer Morte, d'après les légendes de Phénicie trouvées à Ras-Shamra, les uns poussèrent vers l'Arabie, et les autres en remontant vers le Nord s'installèrent en Phénicie, d'où ils redescendirent en Mésopotamie. Les Asianiques étaient installés en Anatolie, en Syrie, en Haute-Syrie, dans le pays d'Akkad et sur le plateau de l'Iran ; les Sumériens en Basse-Mésopotamie ; les Sémites se trouvaient mêlés aux Asianiques en Akkad et en Haute-Syrie.

Le 3e millénaire, à la suite de la période préagadéenne, se signale surtout à notre attention par trois monarques : Sargon l'Ancien, Naram-Sin et Goudéa ; un chapitre décrit la vie en Sumer vers 3000 av. J. C. (p. 183-198).

Le 2e millénaire débute avec le fameux Hammourabi (2003-1961); c'est pour nous l'époque d'Abraham et on aimera à connaître d'après ce manuel la situation économique de l'Asie occidentale à la fin du 3e millénaire et à étudier, d'après le fameux Code, les lois qui régissaient alors société et famille. Tout paraissait bien ordonné, mais il est dans le destin des Etats prospères d'être l'objet des convoitises de ceux qui sont moins policés. Sous un des successeurs d'Hammourabi, vers 1800, Babylone était saccagée par les Hittites, puis des plaines russes descendaient des Indo-Européens venant renforcer les Hittites qui, à leur tour, poussaient en Iran les Mèdes et les Perses, lesquels sous leur pression occasionnaient la marche en avant des Kassites ; Babylone était de nouveau prise et provisoirement occupée (vers 1760). — A cette période se rattache l'invasion Hyksos en Egypte. On n'est pas très fixé sur la nature de ces Hyksos ; autrefois, on les considérait comme des Sémites, sur la foi de Manéthon et de Josèphe; dans ces derniers temps on voyait en eux des Hittites et des Mitanniens; on revient maintenant à leur caractère sémitique. Des Sémites cananéens auraient formé le gros de l'invasion ; mais à ces Cananéens se seraient joints des asianiques dénommés *Hourri,* installés en Assyrie et dans tout le nord de la Syrie. Ces bandes vinrent déferler sur l'Egypte et ce fut le caractère sémitique prépondérant du mouvement qui explique l'épisode de Joseph obtenant les plus hautes charges à la cour et répandant ses faveurs sur les siens, parce que la monarchie égyptienne n'était pas à ce moment-là nationale, mais étrangère, sémitique, et, comme telle, favorable aux étrangers et aux Sémites.

A partir de la prise de Babylone par les Kassites, l'horizon s'élargit en Asie occidentale. Le devant de la scène est occupé tout d'abord par les Hourri qui s'organisent en deux royaumes : l'un est le Mitanni, à l'origine, au nord de la Babylonie entre le Tigre et l'Euphrate ; l'autre, celui des Hourri proprement dits, aux contours bien moins délimités et qui paraît avoir séparé le Mitanni de la Haute Syrie au nord-ouest. Sa capitale aurait été là où se trouve la moderne Ourfa. L'importance des Hourri en Asie occidentale, vers le milieu du 2e millénaire, nous a été récemment révélée par des tablettes cunéiformes d'ordre commercial. On voit leur influence s'exerçant nettement en Canaan et du Zagros à la Méditerranée; par contre, les Asianiques du pays de Hourri subissaient le contre-coup de l'invasion indo-européenne en Iran et dans l'Asie-Mineure, et on constate qu'ils étaient alors gouvernés par une aristocratie aryenne. Le chap. II sur le Mitanni et le Hourri seront pour beaucoup de lecteurs des pages tout à fait nouvelles (p. 238-244). C'est le motif pour lequel nous avons voulu les signaler tout spécialement à l'attention.

Sans se prononcer nettement sur la date de l'Exode, M. Contenau montre ses préférences pour le XVe s. (p. 261).

La quatrième et dernière partie étudie l'Asie occidentale durant le 1er millénaire et, comme toujours, à côté des faits est dépeinte, d'une façon très vivante, la société assyrienne d'alors, son organisation politique, administrative, religieuse, l'état des lettres et des sciences, puis l'état de l'Asie occidentale sous les Achéménides.

Somme toute, excellent Manuel où il y a beaucoup à apprendre.

4. — C'est sans la moindre réserve que nous conseillons à nos lecteurs de faire leur livre de chevet du **Précis d'Archéologie biblique** du P. A.-G. BARROIS [1]. Et encore devons-nous les mettre en garde contre ce que pourrait avoir de trop rébarbatif pour certains ce titre : *Précis d'Archéologie.* Sous la plume du P. Barrois, qui a fréquenté durant plus de dix ans les chantiers de fouilles de Palestine et de Syrie, l'archéologie est quelque chose de très vivant, parce qu'il excelle à arracher leur secret aux plus humbles débris du passé et à nous en montrer toute la signification, qu'il s'agisse de la cité des vivants ou de celle des morts. Mais là ne se borne pas sa tâche. A l'aide des données acquises au hasard des fouilles, il décrit la vie privée et la vie sociale des peuplades anciennes, égyptiennes, cananéennes ou israélites, qui se succédèrent sur le sol palestinien, et bien des fois les objets ou les instruments recueillis projettent quelque lumière sur de vieux textes profanes ou bibliques jusqu'alors insuffisamment compris. La description de l'activité rurale, des métiers, des arts libéraux, l'étude de la métrologie et de la numismatique initient aux conditions de la vie en ces temps reculés. Les derniers chapitres sont consacrés à la vie religieuse : religions de Canaan, religion d'Israël. La Bible est pour cette dernière la seule source historique, mais l'archéologie, par des comparaisons avec d'autres monuments religieux de l'Orient, peut aider à en mieux saisir le texte.

5. — Le livre de Sir Charles Marston, traduit en français par Madame Luce Clarence, **La Bible a dit vrai** [2], est un hommage rendu à la véracité

[1] In-12 de 208 p., 12 f. Paris, Bloud et Gay, 1935. (Bibliothèque Cath. des Sc. relig., n° 75).

[2] **La Bible a dit vrai.** *Résultats des fouilles effectuées de 1924 à 1934 en terre biblique,* **par Sir Charles**

biblique au nom de l'archéologie, hommage limité à certains faits, mais les fouilles qui se poursuivent en augmenteront certainement le nombre. Nous catholiques, nous n'avons pas besoin de ces faits pour croire que « la Bible a dit vrai » ; nous la savons inspirée, donc sans erreur, et cela suffit à justifier la confiance que nous plaçons en elle, alors surtout que l'Eglise est là pour nous guider dans son interprétation. Mais il n'est pas mauvais pour les indifférents ou les incroyants et pour nos frères séparés qu'un Anglican de bonne foi ait montré comment les résultats des fouilles en terre biblique, de 1924 à 1934, confirmaient les récits de nos Saints Livres, d'autant que celui qui leur parle est un archéologue bien connu. Sir Charles Marston a pris part à de nombreuses expéditions savantes, entre autres, aux fouilles de la *Palestine Exploration Fund* près de Jérusalem (1924-1927), qu'il a largement subventionnées. Il s'est associé aussi aux derniers travaux du professeur Garstang à Jéricho, aux découvertes récentes en Egypte de Sir Flinders Petrie, et aux fouilles du Dr Langdon à Kis en Babylonie.

Parmi les chapitres les plus intéressants du livre, signalons la religion primitive et les dix patriarches, le déluge et la dispersion, l'invasion des Rois pasteurs, la date de l'Exode, les témoignages de Jéricho, du Sinaï, de Ras Shamra, de Tell el Amarna, de Tell Duweir (Lachis). Il convient toutefois de ne pas oublier, en lisant *La Bible a dit vrai,* que cet ouvrage a été écrit par un anglican ; donc un catholique doit parfois le rectifier. Mais même en se plaçant en dehors de toute question confessionnelle, il ne faut pas considérer comme indiscutables toutes les assertions de l'auteur : celles concernant les traces du déluge soi-disant trouvées à Ur, la date du cataclysme ou celle de l'Exode sont loin de rallier tous les suffrages. Le plus frappant est de constater comment les écritures du Sinaï, les tablettes de Ras Shamra et les fouilles de Lachis font remonter à une époque très ancienne l'usage de l'écriture alphabétique. Nous sommes loin des temps où l'on proclamait impossible la composition du Pentateuque par Moïse sous prétexte que l'écriture alphabétique n'existait pas encore.

6. — Les reproductions photographiques peuvent aider grandement, elles aussi, à comprendre la Bible. C'est pour ce motif que la Bible catalane de Montserrat de Dom Ubach a prévu six volumes d'illustrations. Nous avons sous les yeux une superbe collection qui poursuit le même but. Elle a été entreprise par François Scholten et a pour titre **La Palestine illustrée.** Les deux volumes parus sont consacrés à Jaffa [1]. En face du texte biblique, et quelquefois en face du texte du Talmud, se trouve la vue destinée à l'expliquer. On ne saurait trop encourager de telles publications, coûteuses certes, mais utiles pour l'intelligence du texte sacré, rendu ainsi plus concret et plus vivant. L'œuvre n'en est encore qu'à ses débuts, et nous savons qu'ils sont très laborieux. Espérons toutefois qu'un autre éditeur pourra prochainement lui donner une impulsion nouvelle et la mener à bien. Notre connaissance des sites et des mœurs bibliques y gagnerait beaucoup.

Marston, trad. fr. de Luce Clarence. Un vol. in-16 avec 4 cartes dans le texte et 18 photographies hors texte, 15 f. Paris, Plon (1935).

[1] Tome I : *La Porte d'entrée, Jaffa ;* t. II : *Jaffa la Belle.* 2 vol. in-4° sur très beau papier, 203 p. avec 449 photos, et 169 p. avec 371 photos. Chez Jean Budry, 3, rue du Cherche-Midi, Paris 6e.

2° Pour mieux connaître le milieu juif

Nul n'était mieux qualifié pour nous y introduire que le P. Bonsirven, S. J. Il avait déjà publié chez Grasset : *Sur les ruines du Temple, ou le Judaïsme après Jésus-Christ,* et ses chroniques dans les *Etudes* et les *Recherches de Science religieuse* montraient combien il s'intéressait à ce monde juif, si difficile à connaître, et à quel point il l'avait pénétré en en scrutant avec sympathie les diverses productions littéraires, sans se jamais laisser rebuter par l'aridité ou la monotonie des sujets. De son patient labeur il est aujourd'hui largement récompensé, et par l'autorité incontestée qu'il s'est acquise jusque dans les milieux rabbiniques les plus éclairés, et par le service qu'il rend à la science catholique en faisant revivre sous son aspect dogmatique et moral le judaïsme palestinien à l'époque du Christ. Certes, les travaux de Strack-Billerbeck avaient maintes fois illustré les textes du Nouveau Testament en les rapprochant des coutumes et pratiques juives du Ier siècle et des sentences des rabbins les plus fameux ; ils avaient ainsi permis de mieux comprendre tel trait ou telle parole évangélique ; mais le judaïsme n'avait alors été étudié, sous certains de ses aspects et en quelques-unes de ses formules, qu'en fonction du Nouveau Testament ; par le P. Bonsirven, le judaïsme palestinien est pour la première fois étudié pour lui-même.

1. — Le P. Bonsirven a donné d'abord un résumé systématique de ses recherches pour le grand public : **Les idées juives au temps de Notre-Seigneur** [1]. Il ne vise pas à expliquer l'enseignement du divin Maître par son milieu, mais à permettre de replacer cet enseignement dans le cadre qui l'a vu surgir, pour mieux apprécier ainsi sa nouveauté, son originalité et sa transcendance (p. 7).

Les sources utilisées sont parfois les Evangiles et les autres écrits du N. T., les œuvres de Philon et de Josèphe ; mais ce sont surtout les écrits juifs : apocryphes de l'A. T. et littérature talmudique. Certes, la rédaction des diverses parties du Talmud est de beaucoup postérieure à l'ère chrétienne, et il y aurait grand danger pour un critique inexpérimenté à projeter dans le passé des idées ou des coutumes relativement récentes. Pour éviter cet écueil, le P. Bonsirven n'a considéré que les textes rabbiniques essentiels, ceux qui peuvent être normatifs, et il ne les a utilisés pour en extraire la doctrine, pour décrire la vie morale et religieuse des Juifs contemporains de Jésus, que lorsqu'ils ont répondu aux exigences du canon suivant : « Toutes les fois qu'une de ces conceptions reste dans la ligne de l'A. T. ou bien est attestée par une ou plusieurs de nos sources, N. T., Josèphe, Philon, apocryphes, inscriptions, auteurs non-juifs, nous pouvons conclure en toute sécurité que cette con-

[1] In-12 de 200 p., 12 f. Paris, Bloud et Gay, 1934. (Bibl. Cath. des Sc. relig., n° 61)

ception figurait dans le judaïsme palestinien du Ier siècle » (p. 13).

L'exposé du P. Bonsirven peut se répartir en trois parties. D'abord la dogmatique : idées juives sur Dieu, les Anges, Israël et les nations, la Tôrâ et l'homme en général ; puis les doctrines concernant la vie morale ; enfin celles relatives au messianisme et à l'eschatologie.

La conclusion générale sur la pensée juive au temps de N.-S. rend largement justice à tout ce que le judaïsme gardait de la révélation de l'A. T. et elle montre clairement comment ce judaïsme, en exagérant le dogme national, en exilant le divin dans la catégorie des abstractions impersonnelles, fut amené à verser dans un particularisme national excessif, dans un juridisme religieux avec excès de ritualisme qui devait l'amener à se fermer et à se concentrer sur lui-même, à repousser Jésus et son enseignement, à renoncer plus tard à tout prosélytisme et, par suite, à sa mission providentielle, et à transformer le messianisme personnel en un messianisme national, en ne mettant plus l'accent sur la personne du Messie, mais sur la réalisation de l'idéal politique temporel.

2. — En 1935, le P. Bonsirven a fait paraître en deux volumes son étude sur *Le Judaïsme palestinien* [1]. Son petit volume *Les idées juives* n'en avait exposé que les données essentielles, sans les accompagner de la documentation imposante qui permet de dire que pas une ligne n'est écrite, pas une déduction tirée sans avoir pour appui non pas une, mais, le plus souvent, plusieurs autorités. En parcourant cette *Somme*, car c'en est une en son genre, on demeure confondu en présence des minutieuses et patientes recherches, des lectures étendues, des collations de milliers de textes qu'a exigées un tel travail, poursuivi avec une sympathie réelle et un souci constant d'équité. Il est si rare vis-à-vis du judaïsme, de nos jours surtout, de constater de pareilles dispositions ; aussi convient-il de les signaler et nous plaît-il de faire remarquer qu'elles sont le fait d'un membre de cette Compagnie de Jésus dont beaucoup médisent sans avoir eu le profit ou le bonheur de la connaître en la personne de quelques-uns de ses représentants les mieux qualifiés.

L'exposé du P. Bonsirven sur *Le Judaïsme palestinien* emprunte son ordonnance aux plans traditionnels de nos théologies catholiques. Le premier volume est consacré à la théologie dogmatique. Une sorte d'introduction nous présente la nation juive au Ier siècle en Palestine et dans la Diaspora, montre quels sont à son égard les sentiments des Grecs et des Latins, décrit l'esprit et les méthodes de son prosélytisme et les partis, de nuance religieuse ou politique plus ou moins accusée, qui se disputaient alors l'influence. L'impression qui se dégage de cette vue d'ensemble sur la nation juive, c'est que celle ci constituait un groupe fermé, évitant tout contact avec les éléments étrangers, groupe au sein duquel prédominait l'élément religieux à tendance pharisaïque, ce qui devait assurer le culte de la Loi, donner à la religion une forme de plus en plus juridique, faire prédominer les lois cérémonielles et accroître l'invasion déjà si menaçante du formalisme.

L'étude même de la théologie débute par l'examen de ce dogme national qui a exercé une influence prépondérante sur les croyances et sur les mœurs : Israël n'est pas une nation comme les autres ; il a bénéficié de cette faveur unique d'avoir été choisi, lui seul, entre tous les peuples de la terre pour recevoir le dépôt de la vraie religion. De ce chef, la théodicée a pris dans sa théologie une place considérable ; elle a ainsi aimé scruter les noms divins, étudier Dieu en lui-même ou dans les diverses manifestations de ses attributs, spécialement de sa puissance et de sa bonté par la Création et la Providence. Sur tous ces points, Israël a conservé le dépôt de la Révélation et sa théodicée nous étonne par sa pureté, sa beauté, son élévation ; son monothéisme demeure franc et rigoureux. Malheureusement cette doctrine qu'il a reçue, Israël ne l'a pas enrichie ; il l'a, au contraire, laissé dévier et s'appauvrir. Tout en concevant toujours Dieu comme une personne vivante, il l'a montré de plus en plus redoutable et inaccessible ; ainsi il a retenu dans bien des âmes l'élan de confiance qui devait en toutes circonstances porter à s'adresser à lui avec pleine assurance ; il était grand temps que le Christ, par ses Apôtres, apprît à la généralité des hommes à l'appeler « Notre Père ». Plus grave encore fut la déviation par laquelle Israël plia Dieu aux mesures et aux préjugés humains, et le montra observant lui-même les lois qu'il avait prescrites, portant les phylactères, faisant sa prière, ne pouvant intervenir, par respect pour la liberté humaine, dans l'intime des âmes, etc. Quant à l'appauvrissement de la théodicée juive, le plus inquiétant ce fut l'extinction de la théologie des hypostases où il y avait pourtant les promesses et les amorces des révélations évangéliques les plus riches (p. 219 221). La théodicée juive est complétée par une étude sur l'angélologie, qui alla sans cesse en s'amplifiant. Cette première partie de la théologie dogmatique s'achève sur la Tôrâ, la Loi, sa notion, son étude, ses propriétés.

La seconde partie est consacrée tout entière à l'eschatologie et au messianisme. Sur ce dernier point encore, que de déformations dont les conséquences pour Israël devaient être tragiques ! rejet des textes les plus lumineux de l'A. T., d'un Messie Fils de Dieu, du titre Fils de l'homme, de la préexistence du Messie (p. 366-371) ; du Messie souffrant dépeint par Isaïe et le Ps XXI, dont on fit un personnage secondaire (p. 385). Voici comment peut se résumer, d'après le P. Bonsirven, le Messianisme postbiblique à l'époque de Jésus (p. 465 467) : l'ensemble des Juifs soupirait après une rédemption messianique qu'ils croyaient prochaine, sinon imminente ; ils la désiraient non pas seulement parce qu'elle serait le triomphe de leur nation, mais aussi parce qu'elle marquerait la victoire définitive de Dieu. Deux courants se manifestaient dans les conceptions des événe-

[1] **Le Judaïsme palestinien au temps de Jésus-Christ.** *Sa théologie.* Tome I : *La théologie dogmatique*, in-8 de 594 p. ; tome II : *Théologie morale, Vie morale et religieuse*, in 8 de 516 p. — Chaque vol., 70 f. — Paris, Beauchesne (1935).

ments messianiques : les uns imaginaient l'âge d'or messianique à l'image du siècle présent ; les autres le plaçaient dans une nature prodigieusement transformée, où les conditions de vie seraient comme une anticipation du siècle futur, tout en renvoyant à une période postérieure les événements proprement eschatologiques, résurrection et jugement dernier ; ils ne confondaient donc pas encore règne messianique et fin des temps. Plus tard, toutefois, la prédominance de la tendance eschatologique provoquera comme une éclipse de la figure du Messie, diminuera son rôle, lui refusera tous les traits susceptibles de le faire prendre pour un être surnaturel, et accentuera de plus en plus l'écart entre la doctrine messianique contenue dans nos Saints Livres et celles du Judaïsme. L'objet principal du Messianisme, c'était la délivrance et la restauration de la nation théocratique ; toutefois, l'aspect politique ou matériel était loin de l'emporter sur l'aspect moral et religieux, purification de toute injustice, vie sainte avec Dieu, si bien que cette rédemption, en même temps qu'elle faisait de Sion la métropole de l'univers, aboutissait à la glorification de Dieu. Quant aux nations, des tendances diverses se disputaient l'âme juive pour décider de leur sort : pour les uns, c'était la vassalité ou la destruction totale ; pour d'autres, la conversion et l'incorporation au peuple élu. Le particularisme de certains était trop foncier et trop rancunier pour se résoudre à introduire dans le bercail d'Israël des nations qui lui avaient fait tant de mal ; l'universalisme qui, malgré tout, s'imposait, n'était pas encore assez exigeant et lumineux pour triompher des mauvais sentiments inspirés par l'orgueil national humilié et par une foi monothéiste trop vivement scandalisée.

Le second volume expose la morale du Judaïsme, et l'on sait quelle importance avait pour lui la pratique non seulement de la Loi, mais des moindres observances ! Cette étude de la morale juive avait été jusqu'ici bien rarement entreprise, et pourtant, est-il pour nous quelque chose qui soit plus représentatif de l'âme juive que ses vues sur les actes humains, ses principes de morale générale, ses directives pour la vie religieuse, pour la morale individuelle et sociale, son souci de la perfection par la pratique de la chasteté et les exercices de l'ascétisme ?

L'exposé théologique a été conçu de telle manière qu'il peut permettre aux spécialistes de contrôler rigoureusement toutes les affirmations de l'auteur, et à l'ensemble des lecteurs de parcourir sans peine et avec un intérêt croissant un texte où les citations hébraïques et araméennes ont été réduites au minimum [1]. A l'usage des spécialistes ont été dressées des tables qui vont de la p. 327 à la p. 506 dans le tome II : table alphabétique des matières, des expressions hébraïques (araméennes) et grecques expliquées, des citations de l'A. et du N. T., des apocryphes de l'A. T., des œuvres de Philon, de Josèphe, des auteurs ecclésiastiques, des écrits rabbiniques, des rabbins et des auteurs cités.

Ce travail, de toute première valeur, est indispensable à l'exégète et au théologien.

[1] Il était impossible de transcrire *in extenso* les textes trop nombreux qui ont été utilisés ; d'ordinaire, les mots caractéristiques ont été seuls cités, et encore ne figurent-ils, le plus souvent, que dans les références.

3° Pour mieux connaître le milieu païen

Ici encore, nous devons signaler deux petits volumes de la *Bibliothèque catholique des Sciences religieuses* qui sont l'un et l'autre des chefs-d'œuvre d'information historique et critique puisée aux meilleures sources, en particulier aux monuments épigraphiques déjà connus ou à ceux qu'ont révélés les fouilles les plus récentes en Grèce et en Asie. Ils ont été écrits par un maître, le P. A.-J. Festugières, ancien membre des Ecoles françaises de Rome et d'Athènes, auquel nous devions déjà *L'Idéal religieux des Grecs et l'Evangile* [1].

Le premier volume, pour lequel le P. Festugières s'est assuré la collaboration de M. Pierre Fabre, ancien membre de l'Ecole française de Rome et professeur à l'Université de Fribourg en Suisse, décrit le cadre temporel : les limites du monde romain et les voies de communication, l'administration politique ; le cadre social : l'esclave, l'étranger domicilié, le citoyen, le citoyen romain, les fonctionnaires romains, l'influence de l'hellénisme, ses méthodes d'éducation. Un dernier chapitre considérable (p. 95-185) est consacré à Rome, la ville, les habitants, la vie sociale et la vie intellectuelle. Trois pages de conclusion (p. 186-188) indiquent en quoi l'organisation économique, politique et sociale favorisait ou empêchait la diffusion de l'Evangile. Du point de vue matériel, il n'est pas douteux que l'unité administrative permit et facilita le travail apostolique. On mesure le respect qu'inspirait le nom de Rome par les scènes des *Actes* où S. Paul excipe de sa qualité de citoyen romain, par l'attitude de Gallion à Corinthe ou du grammate à Ephèse. Si Rome n'avait pas été là pour protéger S. Paul, il serait tombé, sans aucun doute et de bonne heure, sous les coups des Juifs turbulents et haineux. Les esclaves, les pauvres gens, victimes de la société antique, devaient les premiers trouver dans l'Evangile la voie du salut. Chez les riches et chez les hommes libres, le christianisme rencontrait deux obstacles : l'état privilégié dont ils jouissaient, et des usages religieux vénérables qui, pour eux, formaient corps avec le patriotisme local. Toutefois, la difficulté la plus grande à laquelle se heurta l'Evangile ce fut ce bonheur même, cet ordre dont le monde jouissait grâce à Rome, qui porta les provinces à voir dans Rome et dans l'homme qui y régnait le Sauveur du siècle nouveau. Les cultes de Rome et de l'Empereur furent la contre-partie de cette paix dont profitèrent les Apôtres pour la diffusion de l'Evangile.

Ainsi se trouve amené le thème du second volume, tout entier consacré au milieu spirituel : la religion impériale, les religions traditionnelles, les religions orientales et les mystères. C'est tout à la fois une description de la religion païenne, domestique et civique. Trois exemples montrent la religion civique en exercice : dans une métropole, Ephèse ; dans une colonie grecque moyenne, Cyrène ; dans un municipe gréco-latin, Philippes en Macédoine (p. 57-82). Un dernier chapitre dé-

[1] **Le monde gréco-romain au temps de Notre-Seigneur** (Bibliothèque cath. des Sc. relig., n°s 73 et 74), par A.-J. Festugières et Pierre Fabre. Tome I : *Le Cadre temporel*, 208 p. ; t. II : *Le Milieu spirituel*, 192 p. Chaque vol., 12 f. Paris, Bloud et Gay (1935).